

Voyage au plat pays (juin 1988)

La chaumière de Francine est très belle vue sous le soleil du début de l'été. Elle repose tout en longueur dans un étroit jardin soigné, pelouse rase, rosiers en boutons, etc... Le toit de chaume comme dans l'histoire de Hansel et Gretel chapeaute gentiment les murs blanchis. Le charme naturel de cette toiture met le cœur en paix. Il y a là une sorte de mollesse d'architecture aussi plaisante que celle des œuvres de Gaudi. Comprenne qui voudra.

Nous dormons sous ce toit. Pour atteindre la chambre il faut grimper par une échelle de meunier et soulever une trappe. La nuit on entend courir les mulots entre la charpente et le chaume. On pisse dans un seau quand une envie nocturne vous attrape. La fenêtre est en face du lit, on dort face à la campagne peuplée de menus bruits, juste de quoi habiller le silence de la nuit. Enfouis sous une couette bleue et bleue, bien nécessaire à cause de la fraîcheur nordique. Dans cette chambre exquise rien n'est fonctionnel. Il faut tourner à tâtons autour du lit pour trouver l'interrupteur de la lampe de chevet, etc... etc... Mais tout est rigolo et amusant. Il y a des bouquets secs partout mais on ne sait pas très bien où poser ses affaires.

Le rez-de-chaussée est à l'avenant. Mais plus sombre. Recevant les légumes du jardin par des fenêtres à petits carreaux dont les contrevents restent ouverts en permanence. Les gestes de la vie quotidienne sont un peu compliqués. On doit faire des détours pour ouvrir certaines portes. Un loquet ancien se manipule avec une ficelle et gare aux courants d'air. Mais partout des tableaux !... Un poème est affiché en face du siège des waters.

La cheminée de pierre (qui a une histoire très compliquée et fut élaborée en conflit avec le maçon) trône au centre de la petite salle basse, séparant le coin salle à manger (qui sert de bureau à Francine) du coin relax (banquettes et fauteuils de bois sombres de grand confort). Fleurs fraîches et bouquets secs, plantes vertes occupent l'espace de la maison de poupée où règne une grande ardeur vers la beauté.

La cuisine est minuscule mais on se loge bien autour de la table ronde et les repas sont toujours gais. Par la vitre de la porte de derrière on voit toutes les fleurs que Francine a fait pousser, sarclant avec enthousiasme (et perçant quelques tuyaux à l'occasion !)

La vue qui s'offre de ce côté là me comblait de plaisir chaque jour, sous n'importe quel éclairage. A cause du vieux moulin à vent de bois brun qui se dresse dans la platitude des champs comme un symbole de vie simple et anachronique.

Les champs s'étalent de tout côté. A gauche de la maison il y a les "voisines". De grosses vaches beiges qui mangent l'herbe tranquillement avec un petit bruit de pompe à air.

Le soir, on va du côté de Houtkerque comme à Dourgne on va à la Montagnarié. L'herbe des talus fraîchement coupée à la machine jonche les talus et cette senteur tonique fait éternuer. On aime. On aime aussi le petit oratoire pieux planté au bord de la route, qui contient une vierge protectrice.

De quoi aurait-on peur ici, dans ce pays sans mystère où tout s'aperçoit de si loin ?

Voyage au plat pays (suite)

Promenade à Zuydcoote. Chic ! on a en tête un titre littéraire : "Week-end à Zuydcoote". On se sent vraiment très futés.

De belles dunes blanches qu'il faut atteindre en commençant par descendre au creux d'un camping verdoyant nous séparent de la mer. Qui ce jour-là est bleue et verte pour nous rappeler qu'elle est sœur de la Méditerranée. Mais balayée de vagues aux crêtes vigoureuses et scintillantes.

On se déchausse pour mieux marcher dans ce sable si clair, si fin, pour traverser les grandes flaques fraîches d'eau de mer. On atteint sans y penser le lieu-dit littéraire : un vieil hôpital de briques rosés gentiment désuet. Où se livrèrent des combats meurtriers. Où fut tourné le film bien connu. Etc.". Mais cet hôpital gravement dix-neuvième perd aujourd'hui la plus grande part de son charme. Il n'est plus jailli du sol en architecture romanesque à cause des bâtiments modernes qui le prolongent de chaque côté. Cubiques et fonctionnels, ils ont été rajoutés pour mieux abriter une grande quantité d'enfants "handicapés moteurs". Et moi de râler, bien entendu. De dire toutes sortes de vérités esthétiques anti-sociales. Par exemple que le corps principal abrite la vie civilisée de l'esprit et que le reste n'abrite que des salles de douches et des water-closets. Etc... etc... :

Nous continuons sur Dunkerque. On se gare place Jean Bart. On admire la statue du célèbre corsaire, son chapeau à plume et son air guerrier. Mais ici tout est reconstruit (la stèle de la statue est neuve). La cathédrale a tenu le coup mais on peut compter les traces de balles dans ses flancs.

Sommes-nous en France ? Je ne vois pas de feux (rouges - oranges - verts) pour ordonner la circulation. Rien que de beaux passages piétons soigneusement peints en blancs sur le sol. La priorité est scrupuleusement observée par les automobiles !

Difficile de se faire à l'idée que si on traverse là les voitures vont vous laisser passer !

Le lendemain nous quittons cette France si peu française pour la Belgique. Nous voici partis en direction de Bruges. On se trompe d'itinéraire. On demande le chemin à un pharmacien belge que Francine connaît un peu, elle sait qu'il parle français. Le pharmacien se plante sur le trottoir pour nous donner de minutieuses explications. Je l'observe avec passion. Trouve en lui la vivante illustration de toutes les histoires belges. Les gestes de mains (on pense au type qui renverse son cornet de frites en consultant sa montre). Les formules tarabiscotées. Mais aussi, il faut le reconnaître, une courtoisie édifiante. Je note que sous la blouse blanche le pharmacien porte chemise empesée et cravate, et que ses souliers noirs rutilent.

Nous quitterons Bruges en fin d'après-midi avec le sentiment désolé de n'avoir vu que le centième de ce qu'on aurait dû voir. Mais hélas, le tourisme est une activité cruelle pour l'âme. Le poète y perd son latin, qui renifle les couleurs et reçoit la nouveauté par osmose. Seuls les professeurs peuvent assimiler la beauté du premier coup, leurs yeux sont exercés à l'étude, leur sensibilité est disciplinée, elle s'étaye sur la science et le raisonnement. Ainsi allaient Francis et Francine dans les rues de Bruges, alors que j'errais mélancoliquement à leur suite, inhibée dans mes brumes personnelles, désirant avec passion posséder à jamais en moi ce que je ne faisais que traverser...

Bruges est pleine de canaux moelleux où glissent de gros canards au cri geignard. De belles verdure s'y reflètent de façon confortable. On aimerait voguer sur ces rues liquides, paresseusement, en observant les hautes façades de briques qui se découpent sur le ciel.

Le béguinage célèbre que nous avons cherché besogneusement en nous aidant d'un plan a fini par nous apparaître après une marche épuisante. Notre peine était aussitôt récompensée. Toutes ces maisons blanches et paisibles aux boiseries vert sombre encerclant un parc. Effet de propreté complet ! Matériel et spirituel ! Un motel religieux en quelque sorte ! Je me suis dit aussitôt que la vie de couvent devait être tout à fait supportable agencée de la sorte.

Nous avons alors découvert qu'on accède au béguinage par un petit pont sur un canal... A l'entrée du béguinage est-ce une loge ? J'ai admiré la sonnette à tige et le minuscule judas grillagé.

Tout cela je le dis dans le désordre, et c'est volontairement que je le fais. Par pure malice littéraire. Pour éviter les pièges qui guettent l'écrivain lorsqu'il abandonne sa table à écrire pour se promener à travers le vaste monde.

La place centrale de Bruges a été bien entendu, l'endroit où nous avons échoué en arrivant. Il fallait garer la voiture et ce n'était pas commode du tout. Tandis que nous poirotions dans le grand parking en attendant que quelque automobiliste laisse sa place j'observais avec méfiance ces hautes façades superbes en me disant qu'il y avait tant à voir là, déjà, en casant l'auto, que j'allais aussitôt tout mélanger dans ma tête ! Mais les façades avaient une caractéristique inoubliable que je baptise "en escalier", Elles étaient de briques roses noircies. Ou grises. Avec ici et là une maison de bois, pour changer. Le tout vous surplombant de toute part pour vous faire sentir combien l'architecture du squelette humain est dérisoire ! Et pour en finir avec ce maudit parking je note qu'il a fallu toutes les heures pointer à un horodateur en se procurant de la monnaie belge, ce qui a morcelé nos élans d'enthousiasme.

Il fallait choisir un musée. Francine nous a conseillé le musée Groenninge et nous l'avons écoutée. Je crois que c'était le bon choix. De toute façon nous reviendrions à Bruges l'année prochaine pour visiter les autres musées, n'est-ce pas ?

Blanche m'attendait au musée Groenninge sous l'apparence de l'altière épouse de Van Eyck. En cornette. Avec une coiffe en triangle très curieuse qui lui conféraient des cornes stylisées tout à fait en accord avec le psychisme de Blanche... Le regard austère et intelligent ne me quittait pas... Brr ! Mais dans une salle de l'étage au-dessus voici que je tombe amoureux d'un notable du XVI^e ou du XVII^e, je ne sais trop. Un portrait d'une vivacité d'âme inouïe ! L'homme ressemble à Grégonia... Il est coiffé d'une toque plate. Vêtu d'un manteau noir bordé de fourrure brune. Le visage est là, de trois quart, sculpté de lumière. Le regard très vivant m'interpelle. Je m'assied et l'observe. Me dis qu'une telle effigie est le signe de l'éternité de cette âme... Alors que je vois la mort totale du gros notable pendu à côté, tout investi de bière et de charcuterie !... Plus loin je vois une nativité mystérieuse (pour moi). En effet je ne comprends rien aux plaques explicatives rédigées en flamand. Nativité de la Vierge ?... Qu'importe après tout ! Une femme assez âgée repose dans un lit luxueux. Elle est entourée au premier plan par de belles femmes décoratives toutes identiques : vastes coiffes rondes gonflant le volume de la tête, robes somptueuses, etc..A gauche, le bébé... Et dans le fond une servante qui fait chauffer de l'eau... Tout cela dans des tons clairs où domine un blanc gris très lumineux. J'ai longtemps contemplé cette toile immense dont la composition générale me donnait une grande satisfaction intérieure.

Et puis quelques peintures réalistes. Un Jérôme Bosch : Le jugement dernier. Un usurier (ou un avocat)... Une scène de famille : un gros pater familias bouffi tendant un doigt autoritaire vers l'horizon, entouré d'enfants, d'épouse et de servante.

Rentrée à Dourgne, j'ai repris mon cher Elie Faure, et savouré les textes superbes qui disent l'inspiration flamande.

Mais les rues de Bruges étaient au service des touristes. Avec des calèches fonctionnant à gros rendement. Chevaux soignés. Cochers coiffés d'un melon gris. Belle malle en osier à l'arrière pour faire plus vrai.

Et voilà... On s'en retourne les mains vides, l'esprit plein d'images qui se mélangent, et on se voudrait cinéaste (oui ! oui!) pour garder ces choses en conserve.

L'autoroute nous happe. Je voudrais encore faire appel aux bons offices du pharmacien belge. Il me plaisait avec ses cheveux blonds et ses lunettes bien astiquées...

Je suis un peu comme Van Gogh. Qui disait, paraît-il, préférer un regard humain à la plus belle cathédrale...

Voyage au plat pays (suite)

Bruges me laissait je ne sais pourquoi un souvenir de frustration... C'était dans ma tête, auparavant, un endroit poétique tout empenné du mot "béguinage" dont j'ignorais à peu près tout. Le dictionnaire n'était guère loquace : " maison, communauté de religieuses de Belgique et des Pays Bas, soumises à la vie conventuelle sans avoir prononcé de vœux". J'avais vu ces maisons blanches aux boiseries soigneusement peintes, leur réalité était plus belle que le flou de mes rêves. Mais la réalité est la réalité. Elle se détaille et se commente. S'explique historiquement. Ce que j'aurais aimé, je crois c'est vivre en béguine à mon tour. Expérimenter la chose, pour la faire mienne.

L'écriture est un piège mental extraordinaire. Elle est en vous comme un pouvoir substitutif inouï... Elle vous fait croire que vous allez, d'une pichenette d'imagination, créer la vie à votre façon. Plus belle. Parce que tout de même IRRELLE.

Mais la grande place. Le haut beffroi. Les canaux. La chapelle romane du Précieux Sang. Tout cela a nourri provisoirement ma rétine. Je ne suis pas sûre que cela puisse alimenter mes écrits. Mais tout de même !

Or, je rêve toujours d'alimenter mes pouvoirs intérieurs... Je souffre de plus en plus d'en pressentir les tarissements. Mon âme est devenue un désert. L'envie d'écrire est toujours présente. Je suis comme un vieillard touché d'impuissance sexuelle. Je m'enferme bêtement dans des voies sans issue. Le manque de confiance en moi-même est devenu si fort que j'attends comme un miracle de NE PLUS DESIRER ECRIRE.

Mais la pulsion est toujours là...

Si je prenais des notes sur un petit carnet bleu à spirales ce n'était pas cependant pour de futures relations de voyage. Mais plutôt parce que ma mémoire s'affaiblit. Tout ce que je voyais avec tant de plaisir allait sombrer en panade intellectuelle. Ce magma du rêvassement. Ce no man's land qui peuple l'intérieur de ma tête.

Nous avons visité Lille... Une grande ville sympathique et joyeuse, m'a-t-il semblé. Avec de vieux quartiers noircis et plaisants et quelques vieilles demeures avec jardinets. De beaux quartiers piétonniers et modernes. Une librairie fascinante : le Furet. Vaste supermarché de la lecture, avec des vendeuses complaisantes et compétentes.

Mais la Hollande nous attendait ! Et j'avais tant rêvé aussi de la Hollande !

Nous sommes partis par grand froid. J'avais empilé pull, gilet et grosse veste et je n'étais pas sûre que ça suffirait.

Nous sommes passés en Belgique, puis en Hollande, sans que le moindre arrêt à un poste frontière stigmatise ces dépaysements. Autoroute, autoroute, autoroute... Seuls les panneaux changeaient. Mais entre le flamand et le néerlandais pour une "monoglotte" comme moi...

Et puis vers les six heures du soir nous sommes enfin arrivés près de Nimègue, chez les Van den Heuvel.

En néerlandais Nimègue se dit NIJMEGEN.

Ici les choses changeaient. Nous entrons de plein pied dans une famille. Nous nous mettons à vivre comme eux. Tout de suite je me suis sentie réceptive et prête à tout engranger dans ma tête...

Voyage au plat pays (suite)

L'hospitalité hollandaise conjugue à l'hospitalité tunisienne puisque Souad Van den Heuvel est Soussienne, voilà de quoi être traité en pacha !

J'ai à peine reconnu Pierre, un peu mieux Souad. Mais ils étaient là dans leur maison de briques roses fabriquée en série comme une résurrection du passé africain. La table était somptueusement mise : nappe brodée tunisienne, argenterie, fleurs. Les enfants ont surgi. Mériem, très sémita, grande, mince, belle chevelure aux reflets roux, rappelant un peu la très jolie femme de Habib Bourguiba junior, m'a-t-il semblé. Ensuite Selma, très hollandaise : ronde et dorée. Enfin Skander, réplique boutonneuse et adolescente de son père.

En Hollande les repas s'annoncent ainsi : petit déjeuner copieux (pains aux raisins, thé ou café, fromage, jambon, etc...). A midi, sandwichs rapides. A dix-huit heures repas principal très abondant. Nous entamions donc ce rythme par le repas du soir. Mais par la suite il semble bien que le programme alimentaire ait été mitigé de goût français. Car le déjeuner du samedi, pris au restaurant chinois de Nimègue, n'a pas été un en-cas sur-le pouce !

Car en Hollande il faut manger chinois. Les restaurants asiatiques pullulent. La coutume veut qu'on s'y rende aussi souvent que nous allons manger une pizza dans une cafétéria... C'est pourquoi notre Hollandais et notre Tunisienne ont tenu à nous offrir (malgré nos protestations et le désir que nous avions de les inviter pour les remercier) un de ces repas "typiques" avec riz et baguettes.

Puisque j'en suis aux choses de la bouche, je citerai ici la bière hollandaise. Je ne suis pas près d'oublier sa saveur. Boisson blonde et légère. Un régal. Moi qui avais pris des résolutions draconiennes au sujet de la bière ! J'ai craqué. Le café également. Il est positivement exquis. Léger, mais aromatisé et tellement tonique. On en tient toujours du frais passé dans un thermos. On en boit des quantités..

Pourquoi commencer ainsi par ces plaisirs terre à terre ? Tout simplement parce que Souad est un cordon bleu. Une femme hospitalière toujours préoccupée de nourriture, et formidablement raffinée sur ce sujet.

Epuisée, d'ailleurs. Mais refusant de faire les choses simplement. J'aurais aimé qu'elle laisse un peu de côté toutes ces complications, mais basta ! On ne refait pas une Tunisienne sur ce chapitre là.

Nous avons dormi dans la chambre de Skander qui lui dormait sur un matelas dans le bureau de son père.

La maison m'a étonnée. On entre dans un rez-de-chaussée que j'ai trouvé plutôt somptueux. Une grande salle de séjour en L, éclairée par de vastes baies vitrées, pleine de fleurs et de plantes vertes. Murs de briques recouverts de tableaux assez charmants. Vastes fauteuils confortables. Mobilier moderne sans grande personnalité mais plutôt cosu. Dans un coin, la télé. Continuellement branchée, mais quand on ne la regarde pas le son est coupé. Par la fenêtre du côté salle à manger on aperçoit un joli petit jardin très soigné. Ensuite on monte à l'étage (après avoir accroché à des cintres rutilants tous les vêtements dont on s'est défait pour que rien ne traîne). On s'embarque dans un escalier à claire-voie et on arrive dans des lieux plus modestes. Les chambres sont petites, la salle d'eau exiguë donne sur une petite terrasse pour étendre le linge. Le deuxième étage m'a paru un peu sommaire. C'est donc une maison qui va en s'étrécissant... Mais la vie y est bonne pour tout le monde.

Le samedi matin nous sommes allés nous promener en voiture. Pierre Van den Heuvel tenait à nous montrer les "Alpes hollandaises". Collines d'une centaine de mètres d'altitude. Mais "Heuvel", si j'ai bien compris, en hollandais signifie "colline" justement ! Il s'appellerait donc "Pierre de la colline". Nous avons donc admiré de loin les seules protubérances du plat pays ! En nous extasiant pour rire. Nous sommes allés vers des canaux. Avons vu quelques polders. Pris un café dans un bistrot vieillot décoré à la hollandaise avec des tapis épais sur les tables.

Au passage nous avons visité un moulin à vent toujours en service. Nous avons pu monter à l'intérieur. Voir la meule broyer le blé. De larges roues de bois colorées de brun tournant à un rythme ancestral... Bruit et odeur inoubliables. Le meunier, petit rouquin coiffé d'un chapeau de toile fripé nous a obligeamment montré comment il freinait les ailes du moulin en repliant les lattes... Il était près de midi, l'heure de la pause. Il nous a offert une photocopie d'un croquis en coupe du moulin, avec toutes les explications de fonctionnement (en néerlandais). Je l'ai empoché pour Vincent (qui sans le secours de l'écrit a parfaitement compris le processus du broyage).

Après s'être restaurés comme je l'ai dit plus haut dans le dernier né des restaurants chinois de Nimègue (laque noire, aquarium, très sombre, très raffiné mais soi-disant pas cher) nous sommes rentrés dare-dare pour assister à un match de foot à la télé. Hollande contre ? J'ai oublié. Pendant que les hommes (Pierre, Francis, Skander, Hans) hurlaient devant le petit écran, j'ai pris le temps de lire le synopsis de la prochaine conférence de Pierre sur la création littéraire.

La Hollande a gagné de justesse et nous nous sommes réjouis. Nous sommes partis visiter Nimègue. Avons traversé la faculté, vaste ensemble de bâtiments modernes dans un parc très vert. La forêt est toute proche. Le pavillon des langues vivantes, très élevé, m'a fait dire "c'est la tour de Babel" et c'est justement ainsi qu'on la nomme.

En ville nous avons vu la statue de Marike. Héroïne niméguoise. Une statue moderne sans grand caractère. Mais Marike a une histoire tragique dont on a fait une pièce de théâtre jouée chaque année à Nimègue. Marike aurait été violée par le diable alors qu'elle venait en ville vendre les pains faits par sa mère. Un pain spécial avec de la crème à l'intérieur. Le "pain Marike".

Nous marchons dans les rues. Contemplant l'église Saint Stéphane dont une partie est gothique flamboyant l'autre partie en briques... Revenons vers la chapelle carolingienne. Observons le pont de Nimègue (célèbre dans tous les livres de géographie pour son architecture audacieuse). Est-ce là que nous avons vu un bateau à roues : Le Mississippi Queen ? Joli bateau pour touristes ? Ou bien le matin quand nous visitons les canaux ?

Belle région vraiment. Vallonnée (?). Proche de l'Allemagne. Où le Rhin et la Meuse se côtoient....

Et des réponses en bon français aux questions que nous nous posions !

Mais ce qui était plaisant c'était de vivre la vie quotidienne hollandaise. D'adopter son rythme. De découvrir ces maisons sans contrevents où l'on vit le soir, toutes lumières allumées, sans se préoccuper du regard des gens. Le deuxième soir la veillée familiale m'a donné un plaisir bien subtil. Selma voulait absolument regarder à la télé le dernier épisode d'un feuilleton (américain, probablement). Son père faisait la sourde oreille. Il a fini par céder. Selma, Mériem, Hans et Skander ont donc suivi leur film, tandis que Pierre faisait du mauvais esprit... L'ambiance générale évoquait le meilleur Jeanne Ribaucour. Trois pistes s'entrecroisaient : les spectateurs inconditionnels, le contestataire et ceux qui riaient des deux groupes. Le tout formant une sorte d'humus de paroles où les propos se dissociaient et se mêlaient de façon désopilante. Souad, je crois, n'osait pas se mettre sur la banquette avec ses filles. Alors elle rigolait.

Skander ensuite est sorti. Sa mère s'inquiétait un peu. Car il a tendance, à trop boire et à vomir au retour. Moi, ce qui me tracassait surtout c'est qu'il oublie alors qu'il nous avait prêté sa chambre... J'ai donc prié lâchement Francis de dormir du côté de la porte pour recevoir le poivrot sur les épaules, au cas où... Mais tout compte fait Skander ne s'est pas saoulé et notre dernière nuit a été excellente.

J'ai oublié de citer cette coutume hollandaise tout à fait charmante. Quand un enfant passe son bac, s'il est reçu, pour le faire savoir discrètement aux voisins, il accroche son cartable à la fenêtre... Nous avons vu ainsi quelques cartables sur des façades... L'un même agrémenté d'un drapeau !

Le lendemain matin c'était le départ. J'étais soulagée de m'en aller tant Souad me semblait épuisée... Mais ils étaient tous en brochette devant la porte à agiter la main quand nous avons démarré. Pierre en pyjama et robe de chambre rouge.

Voyage au plat pays (suite)

Autoroute. Autoroute . Autoroute. Le paysage hollandais assez monotone depuis que nous filons du côté d'Amsterdam. Et nous voici enfin dans cette ville tant convoitée. Aussitôt c'est la course. Il faut trouver un hôtel, déposer nos bagages, aller manger avant l'ouverture des musées. En effet nous nous sommes mal débrouillés. Nous arrivons un dimanche et les musées ouvrent de treize heures à dix-sept heures pour rester ensuite fermés jusqu'au mardi matin !

Nos choix en peinture vont être bousculés. On se décide pour Rembrandt, bien sûr, et puis pour Van Gogh. Oh ! que le tourisme est frustrant ! Nous voici entrant au pas de course dans le Rex Muséum à la recherche des Rembrandt. La foule est dense. Les Rembrandt éparpillés un peu partout dans d'immenses salles où on se cogne aux gens. Comment avoir du plaisir de cette façon ? Francine et moi nous révoltons. Après quelques toiles (dont la fiancée juive) que nous ne pouvons vraiment pas regarder comme nous aimerions nous décidons de nous consacrer carrément à Van Gogh. Francis choisit de rester au Rex Muséum. :

Chez Van Gogh on fait quatre vingt mètres de queue. Dans la rue. Oui... Si Vincent et Théo avaient pu voir ça, comme ils auraient été consolés ! Mais la queue tout compte fait ne traîne pas trop longtemps. On entre, Lombostat bien vissé sous le pull, je démarre. M'enchante. M'éclate. Bois des yeux. La sombre soupe de pommes de terres me met déjà en joie... Le borinage. Les têtes sombres et lugubres de la misère. Plus on monte dans le musée plus la peinture s'éclaire, plus elle affole les sens et l'esprit. Une peinture que jusqu'ici je n'avais vue qu'en photographie et qu'il faut absolument toucher de l'œil, nue et vraie. Petites touches dont la délicatesse est langage. Qu'on voudrait voir de tout près. Mais un gardien s'insurge dès qu'on approche ses lunettes à moins d'un mètre... Alors on recule. On s'enseuille. Tout est simple. Accessible. Mais en même temps mystérieux. Jailli d'un corps à corps forcené avec la création divine peut-être... Un combat. Où l'homme vaincu par la beauté de ce qu'il voit devient cette beauté et nous la donne. Comment dire ces choses sans bêtifier ? L'esprit ne peut les analyser. L'émotion est totale. Et plus on monte, plus on avance dans ce processus émotif plus l'intimité est grande avec le peintre...

Quand tout est fini (la sonnerie nous, l'annonce) l'achat de cartes postales met mal à l'aise. Je découvre en effet que la peinture de Van Gogh est, totalement trahie par la photographie. L'autoportrait en bleu, les tournesols sont un désastre. Il faut faire un choix non d'après ce qui plaisait le plus mais d'après ce qui est le moins abîmé par procédé photographique.

Par la suite je découvrirai en discutant avec ma tante Jeanne et ma cousine Marie que vanter Van Gogh est de nos jours un peu ringard. Pourquoi ? Sans doute à cause des prix pharamineux des ventes aux enchères, Mais moi je compte rester fidèle à mon émerveillement. Les milliards des charognards ne me touchent pas.

Epuisés, nous allons dîner dans un joli bistrot à l'ancienne. Décoré d'objets 1900. Les fenêtres à petits carreaux donnent sur une place pleine de musiciens de rue et de cracheurs de feu. Mais la police ostensiblement fait sa ronde. Là drogue est dans l'air. Nous nous restaurons âprement. Nous n'avons encore à peu près rien vu d'Amsterdam à cause de ces fichus horaires de musée et de la cavalcade culturelle qui en a résulté. Une fois retapés, la chaleur du vin aidant, Francine et moi décidons "d'emmener Albert aux putes"... On retrouve le langage dourgnol, ça nous défatigue. Francis-Albert n'est pas très chaud pour les putes, il est vrai, mais nous, nous nous sentons un deuxième souffle pour aller vers le quartier du rut. Il faut avoir vu ça tout de même, non ?

Nous voilà partis. Le chemin est long. Nous ne nous décourageons pas, Francine et moi. Nous avançons. Et soudain nous y voilà... Sans le savoir. J'avance le long d'un trottoir. Aperçois une vitrine. Une femme en pantalon. Des jambes immobiles. Des pieds cireux dans des escarpins blancs et noirs. Je me dis : c'est un mannequin ! En passant je me retourne. Me penche un peu. Reçois un regard noir et vide qui me donne le frisson. La femme n'est plus très jeune, un peu plus de quarante ans sans doute. Ses cheveux décolorés ont un petit air sans soin comme si elle revenait de la plage. Mais elle est vêtue comme une demoiselle du seizième arrondissement. Pantalon mastic, chemisier clair. Elle a un air distingué, convenable, et elle est là, en vitrine comme un poulet au marché. Il

semble qu'elle n'ait pas aimé l'œil que je posais sur elle, qui devait être j'imagine un œil de pitié. Nos regards se sont croisés le temps d'une seconde et j'en garde un malaise persistant. Francis-Albert avait pris un rythme accéléré, l'air buté. Drôle vraiment mon compagnon chez les putes ! Pas puritain, je crois. Evangélique, plutôt. Choqué dans l'âme. Et moi de même... Je jetais des regards brefs sur les vitrines que j'apercevais maintenant un peu partout. Préférant, je l'avoue ingénument, celles qui se présentaient à distance, de l'autre côté du canal. Elles avaient l'allure d'image ou de film. Elles me touchaient moins que cette femme blonde dans mon dos. J'ai vu des filles jeunes et belles. Très maquillées. Correctement habillées. Comme des mannequins, j'y reviens. C'était un peu irréal. Ça se reflétait dans l'eau... Brr ! Je marchais vraiment vite, tout à fait désorientée.

Nous manquons vraiment d'ingénuité en face de ces choses. Nous sommes trop latins peut-être... Mais cela donne à penser. Je note ici que le lendemain dans une petite boutique d'art du marché aux fleurs, poussée par je ne sais quelle inspiration, j'ai acheté une gravure qui représente justement une prostituée en vitrine.

En fait cette gravure me fascinait. Elle était si charmante ! Si éthérée ! La femme est assise sur une chaise devant un rideau clair. Une main sagement posée sur sa jupe noire. Son corsage, un chemisier transparent, laisse deviner ses jeunes seins dont les pointes sombres sont la seule éloquence de ce dessin. En l'examinant j'ai tout à coup compris le danger d'une certaine littérature, capable de faire du "joli" avec l'horreur. C'est pourquoi j'ai voulu posséder cette image. Pour la contempler et ressasser ces choses.

Mais le quartier chaud avait aussi ses Sex-Shops. Francine et moi nous sommes arrêtées devant une vitrine avec la curiosité des femmes très innocentes toujours prêtes à rigoler des vices parce que justement nous n'en avons aucun. Tous ces godemichés ! Aie !... Nous ne comprenions pas grand chose il est vrai... (Mais Jean-Pierre Guilloré quelques jours plus tard m'a éclairée sur l'usage de ces longs appareils en accordéon, c'est simple et bête comme tout, ce sont des genres de clystères qu'on remplit d'eau tiède).

Les rues grouillaient de gens de tous poils et de toutes couleurs. Une ambiance très chaude. Pas effrayante, cependant... Nous en avons assez vu et Francis maintenant cherchait une certaine église sur le plan d'Amsterdam.

C'est le lundi que nous avons vraiment visité Amsterdam, autant que faire se peut en quelques heures. Le mal au dos me tenaillait. Nous sommes allés au marché aux fleurs (en passant par la rue des antiquaires et des diamantaires). Là je me suis assise dans un bistrot et j'ai laissé Francis et Francine se promener à leur gré.

Le marché aux fleurs se présente un peu comme les bouquinistes sur les quais de Paris. Il est constitué de petites boutiques le long d'un canal, toutes semblables. Avec un auvent. Et toutes sortes de bulbes dans des présentoirs de plastique. Et puis des fleurs, des fleurs, des fleurs... Des plantes accrochées un peu partout." La travée est piétonne... Les cyclistes doivent descendre de vélo et marcher en poussant leur engin. Les gens passent lentement. L'odeur des fleurs est là, entêtante et douce. Un haut-parleur diffuse des chants liturgiques ou folkloriques, je ne sais... Et les oiseaux sont bigrement familiers. Ils viennent sur les tables du bistrot chercher des miettes. On est bien, Le bruit des automobiles est amorti, on l'entend à peine comme un ronron lointain.

Je lève le nez. Aperçois quelque chose de très curieux sur une façade, de l'autre côté du canal, au-dessus de l'auvent des boutiques. Une manifestation de squatters, peut-être. Des gens sont là, aux fenêtres. Ils accrochent une banderole avec toutes sortes d'acrobaties que je juge périlleuses. "Singel 445.. Bed reigd. Ge Wood.. Geen gespeculeer" Ensuite un long drapeau noir, vert, jaune, pend à une croisée. Une grande affiche avec ces mots : "Women fight apartheid"... Je note ça. Ne comprends rien et en suis agacée... Alors j'invente cette histoire de squatters. Des féministes ? Il y a des hommes, parmi tous ces gens... Va t' en savoir !

Le long de ce canal les façades ont toutes cette platitude bien découpée que je commence à aimer. Elles sont en briques rouges. Ornées de moulures blanches et rococo. Mais je reviens aux gens qui passent. Voici le facteur du quartier. Il pousse son vélo comme tout le monde. Sacoche de

cuir en bandoulière. Il tient les enveloppes à distribuer au bout des doigts. Il a un gros vélo noir et trapu. Porte un uniforme, bleu marine mais n' a pas de casquette... Francine et Francis reviennent. Nous décidons de prendre notre repas dans ce même bistrot...

Nous ne déballons pas nos sandwiches, nous mangeons italien. Des lasagnes. La serveuse est très belle, grande, blonde, grasse, le postérieur moulé dans une jupe blue-jeans. Débarbouillée, sans bleu aux paupières et sans rimmel, ce serait je crois un Rubens. Mais elle est moderne et porte son vêtement d'époque comme un anachronisme.

Dans mon sac les sandwich suent un peu. Nous les avons chipés à l'hôtel, ce matin. Le patron nous avait servi un breakfast hollandais très copieux, impossible d'ingurgiter les œufs coques, le jambon, le fromage, les pains aux raisins, etc... En me cachant de ce brave homme aux allures de professeur, qui faisait son boulot de servante avec des grâces universitaires (oh ! l'imagination !) j'avais roulé dans un kleenex les trois quarts des provisions. L'hôtellerie est plutôt ruineuse, ici... Mais les lasagnes sentaient tellement bon !

Nous voici repartis le long de ces rues que nous commençons à trouver familières. Manquant de nous faire renverser par les vélos sur les voies cyclables auxquelles nous ne prêtions jamais attention. Il faisait vraiment beau. Du soleil, mais de l'air frais et doux. Bientôt nous avons trouvé le béguinage. Un béguinage très différent de celui de Bruges, Moins religieux, je crois, malgré l'église au centre, plantée comme un joli jouet. Une église qui appartient aujourd'hui au culte presbytérien réformé de langue anglaise (le passage s'est fait en 1607). Il suffit d'y pénétrer pour se croire en Angleterre. Les façades du béguinage sont très diverses, elles datent du XVII^e et du XVIII^e siècle, et sont toutes précédées de petits jardinets fleuris aux barrières peintes. Il y a des maisons de briques roses mais aussi des maisons blanches, mais toutes les boiseries des portes et des fenêtres sont du même vert foncé comme à Bruges. Avec ici ou là sur une porte un beau heurtoir en forme de main qui donne envie de frapper un petit coup et de dire "me voici"...

On m'a dit depuis qu'une pécheresse a tenu à se faire enterrer là, au cœur de ce béguinage, sous une pierre grise qui ne porte aucun nom. Pour que les gens marchent sur sa tombe et effacent ainsi ses fautes. (Quelles fautes ?)

Nous retournons à l'hôtel, c'est l'heure du départ. Caressons des yeux les maisons aux frontons "en escalier", le rose, le gris, la verdure, le miroir sombre des canaux. Regardons encore au passage l'imposante façade à dorures du "Rijks muséum", découvrons qu'il a été fondé par Louis Bonaparte en 1808 (dans le guide vert), mais que le bâtiment actuel a été édifié de 1876 à 1885, ce qui explique le style néo-classique.

Devant l'hôtel un camion de fuel stationnant en double file nous empêche de quitter le trottoir, Après avoir demandé par gestes à la patronne de l'hôtel la permission de faire pipi dans les toilettes du rez-de-chaussée nous l'appelons encore à notre secours pour essayer de trouver le chauffeur du fichu camion.

C'est encore une grosse femme, Jupe noire moulante et casaque de soie jaune (du même jaune que les serviettes éponges dans les chambres si blanches que nous avons occupées pendant la nuit). Paupières et lèvres outrageusement fardées. Mais aimable et bonne conseillère. Ses fesses tressautent tandis qu'elle court sur le trottoir sur ses talons aiguilles. Impossible de dégouter le chauffeur. Alors nous klaxonons, klaxonons, klaxonons jusqu'à ce qu'apparaisse enfin le cher homme qui était chez le dentiste.

Nous voilà en train de rouler. De quitter cette ville dont nous ne savons pas grand chose, mais qui laisse dans notre tête un appel. Je crois que nous reviendrons un jour à Amsterdam si Dieu veut.

Voyage au plat pays (suite)

Que reste-t-il dans le creux de nos mains après cette courte promenade ? Presque rien. Une faim, peut-être. Mais on ne devient pas hollandais comme ça. En fait je suis inapte au tourisme parce que je ne peux rien assimiler de l'extérieur. Je voudrais aussitôt "devenir" ce que je vois. Tout conserver "pour toujours". Je manque de superficialité. La science me désole toujours, je lui préfère la vie...

Mais si nos mains sont tout justes humides d'avoir trempé quelques heures dans cette ville superbe, nous avons été dépaysés et cette brève immersion nous rafraîchit l'âme. Nous lave le regard. Nous aide ensuite à être neufs dans nos maudites habitudes.

La nostalgie persistera. Nous reviendrons, nous nous le sommes promis. Alors ce sera la même chose que pour toute rencontre humaine. Nous reconnaitrons Amsterdam. Elle nous sera un peu familière. Nous chercherons à la connaître enfin ! Nous aurons moins de surprises. Nous serons moins éparpillés. Etc... etc...

Amsterdam, pour moi, c'est une femme. Une flamande belle comme la serveuse du bistrot du marché aux fleurs. D'apparence paisible et accueillante. Mais peut-on s'y fier ? C'est une femelle intrigante. Ce quartier rouge, en pleins flancs...

Qui sont les Hollandais ?

Cultivés, comme Pierre Van den Heuvel. Hospitaliers, comme lui. Aimables et en apparence innocents. Mais est-ce de l'ingénuité d'offrir aux regards tous ces godemichés en vitrines comme des confiseries ? Est-ce du naturel pur que de montrer les choses perverses du cul, tous ces petits gadgets déviationnistes de la jouissance en toute simplicité ? La latine que je suis reste très perplexe. Impuissance ? Absence de poésie intime ? Ou tout simplement sens du commerce ?

Voilà des gens tout à fait mystérieux, à mon avis.

Question cul, tout est mystère. Chaque endroit a ses façons personnelles. Il est bon de se rappeler à ce propos tous les surnoms donnés au mont de Vénus dans diverses régions de notre France civilisée. A Marseille on dit : la nature. En Normandie c'est le divertisseur. A Toulouse c'est le péché.

J'ai toujours voté pour Marseille...

Une fois revenus dans la chaumière de Francine il ne restait pas beaucoup de temps. Juste de quoi faire un tour au mont Cassel (200 mètres d'altitude !). Ce dernier jour il faisait très lourd, très chaud, le plat pays voulait nous montrer ses capacités estivales.

Nous sommes arrivés dans une petite ville bâtie sur cette hauteur, avec des rues pavées à l'ancienne. De vieilles façades rappelant celles de Bruges et d'Amsterdam... eh ! oui... on se familiarisait un peu avec tout ça...

Au sommet un parc très soigné, avec un beau moulin à vent de Flandres tout en bois. Avec à son pied un écriteau : une demande de sponsor pour pouvoir l'utiliser à faire de la farine ! J'ai rêvé aux belles lettres COCACOLA, en rouge, sur les ailes !

Un peu à l'écart une statue équestre du maréchal Foch. Sec et maigrichon, képi à l'horizontale. Posée sur un socle de marbre qui ressemblait tout à fait à un caveau. Au pied du socle une commémoration manuscrite gravée dans la pierre (un fac similé de l'écriture de Foch). Une note affirmant que c'est de ce point culminant qu'il a pu observer en 1916 et en 1917 les tirs et les feux. Brr !

Oui le plat pays de Jacques Brel a du charme... C'est un pays meurtri nourri des cadavres de la guerre. Où les traces des balles sur les flancs des cathédrales peuplent le silence.

Et les moulins à vent...

juin 1988